

Ken Bruen

Une pinte de Bruen  
vol. 2

*Premiers romans et nouvelles*

*Traduit de l'anglais (Irlande) par Simone Arous*

Fayard

*Ouvrage paru sous la direction de Patrick Raynal.*

Couverture : Fulano

ISBN : 978-2-213-65528-4

Titre original : *A Fifth of Bruen*

Première édition parue en 2006, chez Busted Flush Press.

© Ken Bruen, 2006.

© Librairie Arthème Fayard, 2011, pour la traduction française.

## Table des matières

États de Grace .....	9
Toutes les vieilles chansons et rien à perdre.....	139
La Troisième Croix .....	257
Le Temps de Serena-May .....	353



# États de Grace



I



– Alors, lui dit-il, tu as décidé de te laisser pousser la moustache ?

Dalton ne parlait pas à voix basse. Ford, à l'autre bout du bar, l'entendit clairement. Dalton poursuivit :

– La moustache, ça va pas à tout le monde, mais toi t'as la tête à ça.

Sheila, à qui il s'adressait, était comme on pouvait s'y attendre : mortifiée. Ford la connaissait depuis un bout de temps et il savait que la moindre allusion au duvet sur sa lèvre supérieure était son cauchemar quotidien.

– Il n'y a pas une heure où je n'y pense pas, dit-elle. Quand les gens ne regardent pas, je pense qu'ils veulent être polis. Quand ils regardent... tu t'imagines ce que je peux ressentir.

Ford ignorait s'il avait remarqué la moustache tout de suite. Le jour où il avait rencontré Sheila, elle lui avait lancé : « Comme ça, tu te demandes : Qui c'est, cette nana poilue ? »

S'était-il posé la question ? D'autant qu'elle était plutôt jolie, par ailleurs. Pas extraordinaire ni renver-

sante, mais elle avait quelque chose. Elle avait été la petite amie de Dalton pendant trois ans. Passé six verres, Dalton parlait moustache. Le truc bizarre, c'est que toutes les femmes à qui Ford avait posé la question le trouvaient sensass. Ford avait arrêté de demander. Dalton était de taille moyenne, avec un petit bedon. « Il a fallu pas mal de fric pour l'arrondir », disait-il. Ses cheveux se faisaient la malle à la vitesse grand V et son regard vous épinglait comme un insecte. Son nez... alors, là, mystère. Un de ces nez retroussés, attendrissants chez les bambins aux cheveux bouclés. « *Cute*<sup>1</sup> », en somme, comme disent les Américains. Chez un homme adulte, ça aurait dû paraître ridicule. Mais les femmes adoraient. C'est ce qu'elles répondaient, à l'époque où Ford posait la question.

Dalton avait été l'ami de Ford pendant dix ans. « Pour expier les péchés d'une autre vie », marmonnait ce dernier. De très lourds péchés. Ford était actuellement travailleur social. À trente-six ans, il avait eu de nombreuses occupations. Dont il refusait de reconnaître la plupart. Au plus bas de sa carrière, il avait été professeur d'anglais. D'anglais langue étrangère. Et, le pire, c'est qu'il considérait cette langue comme telle. La revanche finale d'un Irlandais isolé, prétendait Dalton. Généralement, quand il avait des

---

1. *Cute* : mignon (Toutes les notes sont de la traductrice).

problèmes, il se mettait à parler comme ses étudiants. « C'est quoi qu'on dit », se souvenait-il avec honte. Il était à Londres depuis douze ans, les deux dernières années en tant que travailleur social. Il avait été toujours ouvert à toutes les suggestions et le restait.

Aujourd'hui, à Clapham Common, un pocheton l'avait accosté. Ford l'avait vu venir et avait tenté de s'échapper discrètement. D'habitude, la manœuvre le mettait à l'abri, quand l'autre entamait sa litanie. Cette fois, soit il avait mal calculé, soit l'autre avait été plus rapide. Face à face.

– S'il vous plaît, *Seur...* (sur un ton entre servilité et mauvaise humeur)

– Je n'ai pas de monnaie, avait répondu Ford d'un ton sec, en se détestant.

– Je ne demande pas l'aumône... (d'une voix sérieusement offensée)

Le pocheton lui mit une carte de vœux sous le nez. C'était un bon-cadeau d'environ quinze livres pour un bouquin.

– Vous êtes quelqu'un qui lit ? demanda-t-il.

– Apportez-ça dans une librairie et faites-vous rembourser, dit Ford.

– Ils donnent que des livres, dit-il. Et ça se boit pas, ces putains de bouquins.

Ford était tout à fait d'accord. Il lui donna sa petite monnaie et fila. Il détestait que les alcoolos soient des Irlandais, un point de plus pour les Anglais. Il lui faudrait encore combien d'années d'enseignement pour effacer ça ?

Il s'arrêta au Rose and Crown. La barmaid avait du vent dans les voiles. Elle lui servit un grand gin et un sourire lumineux. Il aurait dû prendre la même chose qu'elle. Il eut un coup de cafard. Comme antidote, il se passa *Run Around Sue* dans sa tête – il l'avait écoutée sur un juke-box à Camden Town, quelques semaines auparavant. Un punk rocker l'avait regardé de travers et, aussitôt après, avait sélectionné *The Men Behind the Wire*. En passant devant Ford, il avait persiflé : « Rêve pas, pépé. » Pour dire vrai, les cheveux de Ford étaient de plus en plus clairsemés. Mais comment faire épaissir des cheveux ? Maintenant, à défaut de poils sur le caillou, il gardait la musique dans sa tête. Un homme dans les soixante-dix ans s'assit près de lui en prenant des précautions. Il avait une chevelure abondante. Trop, de l'avis de Ford. L'homme regarda attentivement un billet de cinq livres, le mit à plat, passa la main dessus, le renifla même. Soupira.

– Excusez-moi, jeune homme.

Ford se rapprocha. Le vieil homme tendit le billet.

– C'est bien un billet de dix, n'est-ce pas ?

– Non. Non, de cinq.

– Ar... agh.

Ford se sentit comme un criminel. Aurait-il dû mentir ? Et après ? D’horribles complications auraient suivi. Il s’apitoya sur son sort. Il se leva pour aller chercher un autre verre.

– Je peux vous offrir quelque chose ?

– Tire-toi, je suis trop vieux pour les tapettes, beugla l’homme.

Ford quitta immédiatement le Rose and Crown et arriva ici. Juste à temps pour entendre la déclaration de Dalton et finir une journée pourrie.

Ford avait entamé son boulot de travailleur social avec un bel enthousiasme. Imbu de solidarité et de générosité, il voulait redonner sa majuscule au terme « Humanité » dans le Sud-Est de Londres. Au-dessus de son bureau, il avait accroché une phrase de Balzac : « *Rien ne nous prépare à la cruelle méchanceté des gens.* » Un jeune Black avait demandé : « Ce type, il est de Brixton ? »

Son premier cas fut une jeune Écossaise, Angela, que son petit ami battait régulièrement.

– C’est pas qu’y soit méchant, dit-elle. Il se tape un boulot et il boit pas.

– Des qualités rares, c’est vrai, dit Ford. C’est juste qu’il vous tape vous aussi.

Début février, elle était arrivée avec les deux yeux au beurre noir. Ford lui suggéra un certain nombre de solutions stratégiques. En partant, elle lui sourit comme s'il n'avait rien compris et dit :

– Il fait ça pour montrer son amour.

– J'aimerais bien savoir ce qu'il fait à la Saint-Valentin, dit Ford.

Il avait d'abord pensé que le meilleur ton à employer dans son activité devait être teinté d'une légère ironie. Alors il l'adopta jusqu'à ce qu'un Indien lui flanque un coup de poing en gueulant : « Te fous pas de moi, sahib ! »

En arrivant à Londres, Ford eut la maladresse de toucher un fruit sur un étal de primeurs. Le marchand, fou furieux, se précipita sur lui en criant : « Touche *jamais* le fruit ! »

Depuis, Ford avait vu bon nombre de vendeurs piquer une crise parce qu'un malheureux étranger avait osé tâter leur marchandise.

Il pensa qu'il faudrait installer un grand panneau « Ne touchez pas leurs fruits » sur les blanches falaises de Douvres.

Ford était fan du contrôle de soi. Que certains éléments de sa vie dérapent le mettait mal à l'aise. Cependant, comme il buvait beaucoup et souvent, s'ensuivait une certaine instabilité et un tas de choses lui échappaient. Mais son contrôle restait à l'affût. Alors que ses

autres facultés cafouillaient, il se précipitait pour éviter la débâcle. Il fallait le lui reconnaître.

Le cinéma était sa passion. Comme Joseph Staline, il avait un penchant pour les vieux films de gangsters américains. Quand les hommes étaient des hommes, et que les femmes aimaient ça. Il avait été voir *Des gens comme les autres*, où Judd Hirsch dans le rôle du psychiatre dit : « Je ne suis pas fan du contrôle de soi. » Ça passa mal, pour Ford. Il lut même le roman de Judith Guest, pour vérifier si la réplique y était. Oh ! ce cher contrôle ! Dans des moments comme ça, Vikky lui parlait dans sa tête. Ford avait dit, une fois : « Je l'aime parce qu'elle m'aime. » « Pas la plus mauvaise des raisons », pensa-t-il, comme il l'avait souvent pensé. Sans amertume, et parfois même sans regret, il n'aimait personne en ce moment. Pas de coup de foudre, pas d'obsession ou de vertige, qui mette sens dessus dessous toute votre vie. « Ça n'arrivera plus », se dit-il à haute voix. Et puis il pensait avoir perdu ce qu'il faut pour atteindre de tels sommets. L'obsession unidimensionnelle.

Ford n'aurait pas imaginé que cela demande autant de jeunesse que d'énergie, et il n'avait plus l'énergie. Il ajouta : « À la grâce de Dieu. » Une bénédiction irlandaise, ou une condamnation, c'était selon. Sur le plan affectif, ses remarques étaient affligeantes et il s'en rendait parfois compte. Vikki disait alors :

« Mon chéri, si tu écoutais *Dance Me To the End of Love* de Leonard Cohen, tu serais grand. » Et peut-être d'autres choses encore, mais il ne sentait pas, à ce moment-là, pas plus que maintenant, que *grand* serait l'une d'elles. *Grand*, ça vaut pour un hôtel ou pour le temps. Il ne pensait pas qu'on pouvait aller loin avec de *grandes* émotions, en tout cas pas dans le Sud-Est de Londres.

\*

À sa quatrième pinte après le boulot, ce vendredi-là, Ford commença à se décontracter. Travail social, nom d'un chien ! c'était tout sauf social. Son directeur, Neville, le répétait mille fois par jour : « Les enfants, on fait ce qu'on peut. » Un pompeux imbécile. Ça lui allait bien. Les enfants ! Quelle andouille ! Un homme adulte qui s'adresse ainsi à son personnel. Ford était à nouveau fumasse.

Neville était du Suffolk, ce qui expliquait bien des choses. « Il y a deux types de Neville là-bas », avait dit Dalton, lors d'une de ses rares visites. « Le Neville qui reste et celui qui quitte. Pour être exactement identique à Londres. » Le directeur fit l'erreur d'essayer de parler intelligent à Dalton.

– Êtes-vous un travailleur social, par chance, un *socialite* peut-être ?

– Vous voulez dire socialiste ?

– Regardez bien mes lèvres, et maintenant *lento* – *socialite*.

Un *socialite*, un mondain ! On arrête tout.

Pour se calmer, Ford se débarrassa des pensées du boulot.

Il aimait rêvasser sur des titres de bouquins. Certains lui semblaient géniaux. *À la gare de Grand Central, je me suis assise et j'ai pleuré*. Irrésistible. Il n'avait encore jamais rencontré une femme qui n'aime pas ce titre. En fait, il lui restait à rencontrer une femme. *Ma brillante carrière*. On craque aussi. Elle te faisait marcher, peut-être ? De l'ironie ! D'accord... D'accord pour une bonne couche d'ironie, et un prix littéraire par-dessus. Son propre livre, il l'intitulerait : *À Santorin, j'hellénique ton nom !* Bien fait pour les yuppies et les culs-serrés de romantiques. Les grécophiles apprécieraient, eux, et casqueraient. *La Centrale électrique du sexe*. Ça jette du jus ! En grosses lettres rouges sur fond noir. Rien d'autre. Du piston qui défonce, des croupes qu'on saute et des nichons qui tressautent. Dans la sueur et les râles. Style : « Elle sentit son membre viril vibrer. » L'expression favorite de Ford était « l'arme d'amour », dont les syllabes semblaient onduler. « Elle soulagea son arme d'amour. » Pas la chose la plus facile à dire en gardant son sérieux. « Vaut mieux revenir franche-

ment à l'essentiel », pensa Ford. Le héros s'appellera Latrique. Mais son humeur s'assombrit quand il entendit le juke-box jouer *Loving Her Was Easier* de Willie Nelson. Ce cher Waylon Jennings viendrait après. Ah, ça me va droit au cœur. Ça faisait bien longtemps qu'il n'avait rien senti vibrer en lui.

En allant vers le métro à Elephant and Castle, il eut comme une impression de fragilité, celle qui vous pousse à marcher très, très prudemment. Comme quand on est saoul, en fait. « Qui, moi ? » Jamais, Neville ! « Quand tu es fatigué de Londres, tu es fatigué de la vie. » Celui qui a écrit ça n'a jamais pris la Northern Line. L'ascenseur était en panne. Épuisé par la descente de l'interminable escalier, Ford s'adossa à un pilier sur le quai. Deux skinheads faisaient du raffut. Alors que la rame approchait, Ford murmura : « Jouez bien, les enfants » et hoqueta joyeusement. Les skinheads foncèrent tout droit sur lui, et l'un d'eux lui balança un coup de pied dans les couilles en gueulant : « Millwall marque un point ! »

La Doc Martens avait une pointe d'acier et Ford s'écroula comme un arbre foudroyé. La rame s'éloigna, laissant sur le quai un Ford gémissant. Il pensa : « Je vibre », son arme d'amour explosée.

\*

Puis il y eut ce que Ford appela la conversation politique de Dalton. Dalton prétendait avoir rencontré un ex-Premier ministre dans un train. S'il y avait eu des gardes du corps, ils étaient restés invisibles. Dalton avait abordé l'homme, qui s'était montré accueillant, amical même. Peut-être craignait-il davantage l'indifférence du public qu'un danger politique. Il parla longuement et Dalton réussit à manifester un certain intérêt. Finalement, Dalton lui proposa de boire un verre et lui emprunta vingt livres. « Je suis un peu à court en ce moment, ma femme est à l'hôpital, etc. »

– Et alors, demanda Ford, tu lui as payé un verre ?

– Bien sûr. Une ginger ale, si tu veux savoir. Il fallait qu'il soigne son image. Moi, je n'ai rien pris. Bon sang, non. Mais je lui ai dit que je lui rendrais l'argent quand le pays aurait retrouvé son équilibre. Je l'ai laissé seul avec sa ginger ale, parce qu'il avait son futur derrière lui et peut-être envie de se livrer à une certaine introspection, sinon à une pure et simple réflexion.

Ford avait rarement entendu pareille histoire cousue de fil blanc, même par des individus du genre de Dalton. Le credo de Dalton était simple, vaguement inspiré de Henry Thoreau : « Méfie-toi de toute entreprise qui réclame de nouveaux vêtements. »

– Écoute, dit-il à Ford, tout est question de transaction. Dieu ne te donne pas la classe. OK, alors tu

peux toujours transiger avec le diable pour avoir un peu de style.

Il prononçait diable comme *diab'olo* et pas toujours volontairement.

– Ton histoire, c'est vrai ?

– Qu'est-ce tu veux dire ?

– Ben, y a des choses qui collent pas.

– Quoi, qui colle pas ? Tu crois pas que j'ai pris un acompte ?

– Non, ça, pas de problème. C'est cet ex-Premier ministre, dans le train.

Ford s'arrêta, réfléchit, puis risqua :

– Il avait un abonnement, n'est-ce pas ?

Dalton était livide.

– T'es qu'un pauvre con ! C'est un homme du peuple, pourquoi il ne prendrait pas le train ? De toute façon, qu'est-ce que ça peut te foutre que ça soit vrai, t'as aimé l'histoire, ou pas ?

– Oui.

– Alors, où est le problème ? Parce tu travailles dans le social, tu fais dans l'intègre ? C'est ça ? Le fait est, Ford, que t'as aimé une histoire. Maintenant, tu veux vérifier. Merde, qu'est-ce que ça peut te faire ? Laisse ce genre de chose aux Neville.

– Écoute, Dalton, j'ai aimé l'histoire et ça me fait quelque chose. J'aurais besoin qu'elle soit vraie.

– Pour l’amour de Dieu ! Quel gogo, ce mec ! T’es vraiment zarbi, tu sais. Tu vois ? ce bonhomme biblique – c’est quoi, son nom ? Jot ?

– Job.

– Oui, c’est ça. Qui se lamente toujours après le Ciel, « Oh oh oh, pourquoi moi, Seigneur ? » Le Seigneur baisse les yeux vers lui et dit : « Parce que tu me gonfles. »

Ford se mit à rire de bon cœur, mais Dalton n’avait pas terminé.

– Continue à rire, fiston, c’est ce que tu fais de mieux ! Mais la fin est proche, beaucoup plus proche que tu crois.

Dalton finit son whiskey. Il se redressa et, regardant Ford bien en face, il dit :

– Maintenant, si tu m’allongerais un billet de dix ?  
La plus brève des conversations.

\*

Ford prit le 12 à Notting Hill Gate. Pas d’émeute à l’horizon. L’impériale était bondée mais il réussit à trouver une place, devant deux femmes très bien habillées. La cinquantaine, remarqua-t-il sans plus d’intérêt. Alors que le bus tournait à Marble Arch, il se mit à suivre leur conversation. Il tentait en ce moment de ne pas entendre ce que disaient les autres.